

ROMANS, CONTES, NOUVELLES.

QUELQUES ROMANS DE LA GUERRE

La guerre et ses conséquences — que tant de gens qui n'en ont point souffert et tant d'autres qui en ont profité, s'évertuent à oublier — est devenue comme une sorte de personnage tyrannique et obsédant qui s'impose, plus ou moins directement, à la plupart des écrivains d'aujourd'hui. La grande ombre rouge s'étend pour longtemps encore sans doute sur la littérature. Là même où elle paraît effectivement absente, il arrive qu'un nom la suggère.

Voici, par exemple, les *Rustiques*, de Louis Pergaud (Paris, « Mercure de France », éditeur, 1921). Ce sont des nouvelles, des contes et de courts

récits où évoluent, en pleine vie agreste et libre, les bêtes des forêts et les paysans chauds en couleur et forts en gueule des villages de la Franche-Comté. Dans le décor de bois et de prairies du terroir natal, Louis Pergaud a juxtaposé ou fondu sa connaissance de la psychologie animale, le réalisme pittoresque révélé naguère par les histoires de bêtes de son premier livre *De Goupil à Margot*, et la truculence parfois brutale et le charme original de curieux souvenirs d'enfance campagnarde qui s'étaient plus tard manifestés dans la *Guerre des Boutons*.

Mais Pergaud, qui avait entrepris de dire les escapades, franches lippées et godaillages de ses compatriotes et de peindre le bon visage rabelaisien de la terre maternelle, est disparu devant Marchéville en Woëvre le 8 avril 1915. Il laisse, à peine ébauchée, une œuvre agreste plantureuse et saine. Car des beaux projets formés de conter la *Grande Equipée de Mitis*, pour faire pendant avec ce matou au *Roman de Miraut*, et le *Journal des douze lunes de la Forêt*, nous ne connaissons, hélas ! que quelques fragments insuffisants joints à quelques articles épars dans les revues et à divers chapitres de cet autre livre inachevé : *Le Brac, le Braconnier*.

M. Edouard Rocher et quelques amis du disparu s'apprentent à rassembler la matière d'un dernier volume posthume.

* * *

Le Boucher de Verdun (Paris, Albin Michel, éditeur, 1920) par M. Louis Dumur, continue le *Nach Paris*. Ici, c'est la matière historique et les événements de 1914-1918 qui soutiennent et guident la fiction. On sait avec quel talent d'écrivain, avec quel scrupule de vraisemblance et quel souci passionné, mais vigoureux, d'ajuster à la tragique réalité une intrigue romanesque, a procédé M. Louis Dumur.

Dans les deux romans qui se complètent, l'oberleutnant Hering expose en détail, sous forme de journal de campagne, la chronique scandaleuse de l'Allemagne en guerre, les turpitudes des chefs des armées du kaiser, les orgies du quartier-général du kronprinz à Stenay et, par raccroc, ses amours avec la belle Dorothea von Treutlingen, sa fiancée. Le « boucher de Verdun », c'est le kronprinz qui sacrifie à son orgueil, à sa gloire et à la consolidation d'un trône qu'il ne soupçonne point si chancelant, des milliers et des milliers d'Allemands qui vont se heurter au mur inébranlable de la vieille forteresse de l'Est. La personnalité falote, incapable, cynique et débauchée du Gugusse impérial et donjuanesque a déchaîné la tourmente de fer et de feu et la marée sanglante qui tuent et noient aussi les beaux fils de France. C'est ainsi que le comprend Juliette Rossignol, de la Comédie-Française, qui, bloquée en pays envahi, devient par patriotisme la maîtresse de Hering et, espionne héroïque, se fait conduire à Stenay afin de signaler à nos aviateurs où frapper à coup sûr. Elle entend par là servir son pays, réparer la quasi-trahison de Sosthène Rossignol, l'intellectuel acquis au défaitisme et venger son cousin assassiné dans un bagne allemand. Louis Dumur a synthétisé et stigmatisé, comme on le voit, en denses et fortes pages, tous les crimes de l'Allemagne dissolue (qu'on songe à Max von Kubitz) et hypocrite. La rude sincérité et la conviction du romancier qui, entretemps, fustige magistralement quelques niais dont Sosthène Rossignol est le type parfait, sont de nature à lui créer, en Allemagne et chez nous, d'honorables inimitiés. Mais il est agréable de constater que pareil roman est d'une portée plus sûre et d'une impression plus efficace sur l'opinion, que nombre de gros ouvrages d'histoire écrits sur la bataille de Verdun par des techniciens.

En dépit de la *Loi d'Amour* enseignée voici des siècles au monde par le Christ et noblement commentée par M. Marcel Batilliat (Paris, Eug. Fasquelle, éditeur, 1921), la haine domine le monde et pour toujours peut-être. Une guerre finie prépare une revanche. Les âmes humaines, les âmes féminines surtout, selon les qualités de leur sensibilité et leur force de sacrifice, se divisent sur l'éternelle question de réprouver ou d'accepter la violence meurtrière génératrice de gloire et d'exaltation. M. Marcel Batilliat a opposé les deux sentiments dans les caractères de deux sœurs qui subissent diversement le choc des événements mais sortent également atteintes et meurtries de l'épreuve où l'une perd son mari, l'autre son fiancé. Le roman interprète sous leur double face les faits de la guerre et leurs résultats. Il n'est pas difficile de voir à quelle thèse se rallie M. Batilliat. Mais la théorie, d'ailleurs généreuse, importe moins ici, à mon sens, que l'admirable décor dans lequel se déroule le drame pathétique. Les romans de M. Batilliat sont comme de grands poèmes magnifiquement ordonnés. Que ce soit dans *Versailles aux Fantômes*, dans la *Vendée aux Genêts*, ou dans la *Loi d'Amour*, ils constituent un hymne symbolique à la nature et à la beauté. L'auteur aime les formes harmonieuses et les lignes heureuses. Et c'est un des aspects de son talent de rester fidèle, quel que soit le sujet, à ce don de poète et d'artiste qui le fait s'enivrer de la musique des phrases et des mots et verser dans son style « tout ce qui rayonne, tout ce qui chante, tout ce qui frémit ».

* * *

De propos délibéré et par théorie longuement réfléchie, il n'y a ni affabulation ni intrigue dans le roman de M. Marcello-Fabri : *L'Inconnu sur les Villes* (Paris, J. Povolozki, éditeur, 1921). Essai de synchronisme social, dit l'auteur qui situe sur le plan de l'absolu « la marche formidable des peuples vers la déification ». Aucune détermination de temps, ni de lieu par conséquent. Les actions et réactions, comme des mouvements et des remous immenses qui agitent les masses prolétaires, se passent hors des pays et hors des siècles synthétisés en trois grands états de l'humanité : Guerre, Paix, Révolution. Point de personnages. Du moins pas de caractères particuliers. Le vieux Marc Deviliers, qui dresse sa tête chenue au-dessus de l'agitation tumultueuse des foules modernes, n'est qu'une figure idéale de prophète et de rêveur — un nom, un symbole. Mais comme il faut tout de même au large de la mer mouvante des peuples, des points culminants, des phares directeurs, l'auteur personnifie quelques entités majestueuses : le Capital, les Ventres, les Argentiers, les Politiques, le Port, etc., qui remplacent les personnalités anciennes.

Vastes ambitions, désir de rénover à la fois le thème et la conception du roman, gros effort et grand talent dépensé dans le sens de la réalisation, tentative hardie dans l'évolution fatale d'un genre littéraire. Nous ne sommes qu'au début des méthodes de penser et d'écrire de la littérature qui se fait, et une œuvre comme celle-ci, toute d'enthousiasme, de lyrisme et de fièvre, porte les symptômes d'une orientation des sensibilités contemporaines vers des destinées nouvelles. Mais l'adhésion du public à la formule préconisée est lointaine encore, je le crains — et son initiation, en tout cas, quelle entreprise !

* * *

Le même espoir dans un proche avenir d'universelle fraternité qui inspire les pages de M. Marcello-Fabri, dirige les vœux de M. Jean-Michel Renaitour, sous les espèces de Jallot, le héros un peu désabusé de *Délos ou l'Île flottante* (Paris, Bernard Grasset, éditeur, 1921). Ce titre, qui pourrait laisser croire à une évocation antique, a besoin d'être expliqué. C'est un

symbole. La société contemporaine, comme l'île fameuse de la mer Egée, avant que Zeus ne l'immobilisât par des chaînes d'airain, est le jouet des courants contradictoires. Sera-t-elle fixée par la réaction attentive, par la bourgeoisie radicale et égoïste ? ou ira-t-elle vers le soleil nouveau de la démocratie ? Jallot, un jeune bourgeois socialisant — collectiviste mais non communiste — fait l'expérience amère de la versatilité des foules briseuses d'idoles et de la politique démocratique. Parce qu'il est sincère avec sa conscience et obstiné dans son idéal, ayant passé un moment du rêve généreux à l'action, il ne rapporte de sa fréquentation des « camarades », qu'il exaspère par sa franchise, que déboires et mécomptes. Et sans haïr les plèbes incompréhensibles et bornées, corrompues par les viles flatteries de leurs meneurs de second ordre avides de jouissances brutales et de satisfactions immédiates, le jeune homme s'en écarte, tout heureux de préserver du naufrage de ses illusions, sa foi en une humanité meilleure.

Sous une fiction un peu sommaire et que traverse une idylle conventionnelle, ce livre apparaît surtout comme un prétexte à l'exposé des idées de l'auteur sur certaines questions qui ont pris, depuis la guerre et par la guerre, plus d'acuité : les frontières du devoir social, les limites du patriotisme, le communisme intégral, la désertion, etc. Ces théories se complètent d'opinions sur Jaurès, Karl Marx, Anatole France, le généralissime Joffre, Romain Rolland, « ce Noé du déluge de sang », voire Jacques Sadoul. C'est dire que *Délos* s'enlise légèrement parmi les contingences, ce qui est toujours regrettable pour l'œuvre d'art.

Au prochain numéro : *Les Hommes en cage* (Pierre Millet) ; *Batouala* (René Marau) ; *Elisquah* (Albert Lantoin) ; *Paroisse galante* (Hugues Lapaire) ; *L'Enfant rebelle* (Jean-Francis Bœuf).

Léon BOCQUET.